

Tout d'abord, la maison de mes grands-parents, celle de ma petite enfance, que je retrouvais avec ravissement. Nous y allions à Pâques et au mois de septembre. A peine arrivée, je courais retrouver chaque pièce, chaque couloir, écoutant les moindres craquements ou les tic tac des nombreuses pendules, le jardin avec les bancs, les citronniers et les orangers dont je cueillais et pliais les feuilles pour mieux en respirer le parfum, les allées bordées de cyclamens sauvages, le potager débordant de fruits, sans parler des parterres de fleurs, les dahlias étant mes préférées, les buissons de lilas où l'on se cachait si facilement et enfin, la petite maison de Ker Félicia, avec tous ses meubles anciens miniaturisés où l'on passait des heures à jouer. Je chantais et dialoguais avec les oiseaux avec ravissement. J'étais émue aux larmes en entendant sonner les cloches de l'église voisine, qui jouaient leurs quatre notes familières dans de joyeuses envolées portées par le vent de Loire jusqu'à mes petites oreilles attentives. Lors des messes dominicales qui s'y déroulaient, j'aimais aussi la sonorité de l'orgue et des chants qui résonnaient sur les vieilles pierres du 14e siècle. J'aimais le son des pas sur le dallage raboté par les ans. Certaines chaussures claquaient dessus en petits coups secs et précis. D'autres bâillaient dans des étirements caoutchouteux. D'autres semblaient à peine effleurer le sol en un murmure de frottement. Les personnes âgées avec leurs cannes composaient des rythmiques inattendues et surprenantes. Le tintement des chaises et des bancs, lorsque les fidèles se levaient ou s'asseyaient, formaient des symphonies de notes dissonantes vraiment intéressantes et toujours différentes. Mon grand-père collectionnait les pendules anciennes et, pour mon plus grand bonheur, la maison résonnait du concert permanent de leurs carillons et de leurs diverses sonneries,